

LES ENCYCLOPEDISTES ET LE RENOUVEAU DE LA RELATION HOMME-ANIMAL

DANS LE MONDE OCCIDENTAL

François POPLIN*

Résumé : La relation de l'homme et de l'animal est double, naturelle (animal en nous) et culturelle (animal avec nous).

Dans l'ordre de la nature, nous sommes liés par notre communauté d'origine, qui nous met en continuité et qui se reflète dans notre égalité devant la maladie. C'est la prise de conscience de cela que les encyclopédistes ont engagée, par l'anatomie comparée et par l'extension du soin médical aux animaux. L'anatomie comparée a montré notre homologie constitutionnelle et trouvera son parachèvement dans l'évolutionnisme. Le soin des animaux, dont la manifestation la plus sensible fut la création de l'enseignement vétérinaire, a brisé un ostracisme et aura son couronnement dans la médecine pastorienne moderne.

Dans l'ordre de la culture, nous avons multiplié avec l'animal des liens de voisinage sur lesquels les encyclopédistes ont moins porté leur attention que sur le premier aspect. C'est davantage devenu une question de notre temps, mais qu'ils ont préparée, précisément en commençant par nous donner un nouveau poste d'observation dans la nature.

Prologue

Au fond, quand un savant, un homme qui fait métier de la connaissance, regarde l'évolution des Equidés par exemple, il parle d'évolution naturelle, il situe son objet dans l'ordre de la nature; et quand il étudie l'évolution du cheval de selle, de bois ou de plomb et de ce que l'homme fait avec cela, il parle d'évolution culturelle; de sorte que la frontière entre les deux domaines est située comme suit : est naturel tout ce qui va jusqu'à notre anatomie comprise (notre organisme, notre être biologique), est culturel tout ce qui sort d'elle comme l'outil sort de la main.

Une préoccupation constante de ceux qui s'intéressent à l'homme et à l'animal et qui savent que l'un dérive de l'autre

* Maître-Assistant au Muséum national d'Histoire naturelle, Paris.

est : "A partir de quand (mais en fait : de quoi) passe-t-on du naturel au culturel ?". Le plus souvent, on élude la question en arguant de ce que la transition s'est faite dans un passé si lointain qu'il n'en reste rien, qu'il n'y a pas à y revenir, qu'on n'a pas prise dessus, que les choses sont désormais séparées; mais ce n'est pas d'abord une question de date, c'en est une de qualité. Le hiatus actuel entre l'homme et l'animal ne doit pas faire oublier qu'il n'est qu'apparence, le fruit de la section par le plan du temps présent du processus de dérive en marche à travers les âges; que si l'on disposait de la série complète des termes intermédiaires de l'évolution, il n'y aurait pas de coupure, mais une progression où la culture apparaîtrait comme un supplément promis à une vaste destinée. Sur son point de naissance, les opinions risquent d'être variées, de se révéler subjectives. La limite de la culture se montre bientôt comme quelque peu conventionnelle, comme en partie une projection (protection) de notre culture (celle du sujet qui s'exprime) en quête certes d'une définition, mais aussi d'une autojustification. Dans ce débat, l'enchaînement génétique des êtres maintient son mot à dire, opiniâtrement, comme une immanence de la continuité, imposant l'idée qu'il n'y a pas eu l'animal puis l'homme, mais une formule plus associative. On peut penser à titre de comparaison à une fusée à deux étages actuellement séparés mais relevant d'une même dynamique d'ensemble, dont le second relaierait le premier. L'image est bonne dans la mesure où elle nous place dans l'une des deux unités volantes, nous montrant privés du point de vue extérieur de l'astronome (1), en revanche, elle pêche en ce qu'elle présente les deux composants comme des produits séparés, réunis le temps d'un parcours commun, alors qu'une figure de bourgeonnement serait plus juste, le premier étage produisant le second et ne cessant jamais tout à fait de faire corps avec lui ni de l'animer. Cela suggère l'idée d'un vaisseau spatial à transformations - et cela rappelle que Transformisme est synonyme d'Evolution.

Introduction

L'homme et l'animal se sont séparés côte à côte et retrouvés face à face. Il y a entre eux à la fois une relation d'appartenance par filiation/fraternité et une relation d'étrangers en vis à vis. Il est dans la nature de l'homme d'être dépendant du monde zoologique, biologique, qui subsiste en lui, et dans sa culture de le regarder de l'extérieur. L'animal joue pour nous un double rôle, en nous et avec nous.

Le propos de ces pages est de souligner que la prise de conscience du premier de ces aspects, de la relation naturelle de l'homme et de l'animal, est liée aux encyclopédistes, déclencheurs de l'évolutionnisme, l'Evolution étant l'essence même de notre rattachement au Règne Animal - alors que le second aspect, celui de la relation culturelle, leur a été moins présent (2).

Le ferment de cet essai se trouve dans un texte écrit voici deux ans (3). Il faisait exercice de montrer que le cheval a été un témoin privilégié de l'évolution technique, scientifique, politique, idéologique, philosophique et sociale dans le passage de l'Ancien Régime au Nouveau, et de tirer parti de l'image ethnographique que nous avons de lui (4) comme d'un point de réflexion, comme d'un lieu d'observation d'où l'on découvre un jeu subtil et bien organisé de ces perspectives. Celle de l'histoire des sciences avait été peu explorée dans cette première ébauche. C'est à ce mouvement scientifique que je voudrais m'attacher ici.

L'anatomie comparée, principe d'égalité aux origines

Le choix de ce sous-titre est déterminé par la conviction qu'il y a une parenté, une sorte de synergie métaphorique peut-être mais réelle, entre le mouvement des idées sur l'égalité des hommes et le décroisement entre l'homme et l'animal que va promouvoir l'anatomie comparée; qu'il va y avoir une réduction de ce qui pourrait être appelé "hominalisme", ou "animalisme", consistant dans l'auto-élection de l'homme face aux animaux comme le racisme l'est d'une race par rapport aux autres. Cette tendance était chez nous, où elle subsiste encore, beaucoup plus forte que dans l'Orient croyant à la métempsychose (5), par exemple.

L'anatomie comparée est l'un des plus purs produits de l'époque. Certes, d'autres temps avaient vu des comparaisons d'anatomies, mais pas une lecture synthétique et intégrante des organismes; il ne s'agit plus de visiter des cas, mais d'une méthode. Encore faut-il, non seulement pour mettre celle-ci en pratique, mais même pour l'élaborer, être dans une disposition d'esprit favorable. Voici à ce sujet deux phrases caractéristiques :

"On ne saurait demander à des professeurs de fouiller dans la charogne des animaux" (6)

"En ouvrant un animal que l'on n'a pas encore observé, on découvre, pour ainsi dire, un pays nouveau, et on a, pour le reconnaître, tout l'empressement que pourrait avoir un voyageur pour voir une ville qu'il serait allé chercher au bout du monde" (7).

Ces deux citations s'opposent comme l'acceptation au refus. Au travers le microcosme du corps, ce sont deux Weltanschauungen qui s'affrontent, ou tout au moins deux attitudes devant le Règne Animal.

Bien des esprits avaient avancé que l'homme et les animaux étaient proches dans la création, mais on n'avait pas tiré les conséquences ultimes quant à notre extraction. La "parenté" morphologique, c'est à dire la ressemblance, ne sous-tendait pas

de parenté vraie, génétique. Telle espèce de grand mammifère pouvait être une ébauche d'homme, que le créateur avait pu délaisser pour repartir à zéro et nous rebâtir à côté. Autant de créations que d'espèces. L'homme, dans sa genèse, entretenait avec les animaux des relations de bon voisinage dans une maison dont il occupait l'étage supérieur. Or, à l'époque de Daubenton, de Buffon, de l'Encyclopédie, quelques frissons prémonitoires d'une grande fièvre vont commencer à secouer cet état. L'anatomie comparée amasse des documents faisant une relation entre la structure du corps humain et celui des autres vertébrés. Daubenton, le traditionnel second de Buffon, est en réalité au premier plan de la documentation, et la phrase rapportée plus haut donne le sentiment qu'il était en disposition d'entrevoir un monde nouveau. Quand on lit, dans le même volume, ce qui a trait au cheval et à l'âne (8), il n'est pas difficile de se convaincre que les éléments anatomiques de base du raisonnement évolutionniste présenté par Buffon étaient fournis à celui-ci par son collaborateur. Quoi qu'il en ait été, on se trouve devant une page qui marque un temps où l'anatomie comparée est au bord de prendre conscience de son enjeu, mais n'ose pas encore. A nous qui savons la suite, il est évident, au vu des résultats, qu'il était révolutionnaire d'ouvrir les corps pour les comparer. Un processus fondamental, tenant à l'attitude scientifique, c'est à dire à un principe supérieur de la méthode, était engagé.

Sur cette lancée, l'anatomie comparée poursuit sa voie. Celle-ci passe par le Lido de Venise, où Goethe a en 1790 la révélation (sur un demi-calvarium de béliet) que la tête peut être faite de vertèbres modifiées. C'est la naissance de la théorie vertébrale du crâne, qui va connaître des marches et contre-marches, dont le front d'armistice se stabilisera au niveau de la liaison sphéno-occipitale, l'occipital lui restant acquis comme étant une vertèbre modifiée (9). Si partiellement vraie soit-elle, son effet essentiel réside en quelque sorte dans l'ébranlement crânien (10), dans le fait d'avoir rapporté cette chose si noble - notre boîte crânienne, réceptacle du cerveau siège de la pensée - à de la vulgaire vertèbre. Désormais, on est préparé à apprendre qu'il y a de la colonne vertébrale de poisson dans notre boîte à cervelle. Un poisson que nous pourrions être encore, si rien n'avait changé.

Puis sont venues les théories évolutionnistes constituées en tant que telles, avec Lamarck d'abord, et les Sciences de la Terre ont apporté la dimension très grande de l'échelle du temps géologique et biologique, où l'Evolution pouvait se donner carrière. D'où grands débats, dont le point culminant fut la question de l'antiquité préadamique de l'homme, réglée un siècle après Buffon. Mais le fossile humain pléistocène n'est qu'une dernière clef du système de défense du dossier. Dans tout cela, le crâne de béliet examiné par Goethe est plus important que l'homme de Neandertal.

Désormais, l'homme sait sa destinée indissociable de celle des animaux aux origines. Il ne peut plus voir un poisson, un amphibien, un reptile, un mammifère sans se demander ce qu'il en reste en lui, au moins au titre de la résonnance, c'est à dire même s'il refuse de croire à une matière constitutive commune que la biologie cellulaire et la chimie organique, convergeant aujourd'hui dans la biologie moléculaire, confirment. A l'échelon supérieur, l'embryologie a le même effet unificateur, rejoignant le niveau d'intégration de l'anatomie comparée. A travers le temps, l'espace, la forme et la fonction, il y a entre l'homme et les animaux un continuum tissé d'égalité.

Le soin à l'homme et à l'animal malades, principe d'égalité finale

J'aurais aimé bâtir ce sous-titre en strict symétrique du précédent pour exprimer que les animaux et l'homme connaissent une communauté de sort devant la maladie et la mort, comme ils en reçoivent une de leur origine, et que le souci de les entourer d'un même soin est une attitude qui, comme celle qui anime l'anatomie comparée, actualise, rend effective pour nous cette unité (11). Pour que le pendant soit complet, il ne reste plus qu'à indiquer que l'extension de la médecine aux bêtes est, elle aussi, l'oeuvre des encyclopédistes. C'est en effet - chose peu présente aux esprits - dans le courant des idées généreuses de la fin du XVIII^e siècle que la tendance a trouvé sa cristallisation (12).

Revenons un instant aux deux citations de la p. 45 et des notes 6 et 7. Ouvrir le livre du corps dans une optique de connaissance peut correspondre à deux propos différents, quoique complémentaires, celui de la compréhension anatomique (voie de la dissection) et celui de soigner (voie de l'autopsie). La phrase de Daubenton se situait dans la première perspective. Celle des académiciens de Berlin s'inscrit dans la seconde; elle témoigne que l'époque était en proie à une lutte pour ou contre l'ouverture de la médecine à l'animal. La vivacité même du propos suscite la réflexion.

Pendant longtemps, la médecine est restée dans l'aura de la religiosité. A travers quoi, s'idéalisant, se dégageant des bêtes en se considérant comme à part et porteur d'un privilège particulier, l'âme chrétienne pour ce qui nous concerne le plus directement, l'homme a pensé que seul un corps enveloppe charnelle d'un tel privilège méritait qu'on le soignât. Cela vient de loin : les soins antiques étaient de connotation divine, et le latin est resté longtemps le véhicule commun de la médecine et de la religion; au Moyen Age et jusqu'à la période contemporaine, médecins de Molière compris, mais non plus ceux de Voltaire, ce latin était en médecine la principale condition de l'exercice, du

savoir et du pouvoir. Même chose, pour un peu, en religion, ce dont nous voyons la fin dans l'Eglise catholique. Donc, s'il était sacrilège et révolutionnaire d'ouvrir le corps des bêtes au risque de s'apercevoir que nous leur sommes parents, ce ne l'était pas moins si c'était dans la perspective de les soigner comme nous.

Si l'on demande à des personnes sans connaissances spéciales à quand remonte l'enseignement vétérinaire, on risque fort de s'entendre répondre qu'il doit dater de la Renaissance, ou de Colbert comme les Eaux et Forêts, ou de la Convention et de l'Empire comme beaucoup de nos grandes écoles. Bien peu, en vérité, penseraient au début de la seconde moitié du XVIII^e siècle (1762 école de Lyon, 1765 école d'Alfort). Le mouvement créateur est parti de France. Il s'est étendu à travers l'Europe, où l'essentiel (un trentaine d'établissements) se met en place entre 1770 et 1830, puis au Monde (1840-1920). Cette progression est calquée sur celle de la propagation de l'Encyclopédie, avec une prolongation correspondant à l'ère pastorienne.

Plutôt qu'une liaison avec les idées nouvelles, on invoque parfois la motivation économique, avec des raisons comme le besoin de chevaux pour les guerres ou la perte massive de bétail du fait de la peste bovine. Cette préoccupation existe en effet, mais elle n'est pas seule en cause. D'une part, il y a toujours eu des guerres et des épizooties et le besoin de protéger le capital animal est un peu de tous temps, d'autre part, le souci économique ne semble pas déterminant dans les débuts de l'enseignement vétérinaire, en ce sens qu'on les voit négliger des espèces de grand rapport. L'application la plus constante se fait au cheval, animal certes de prix et stratégique, mais surtout bête élue suivant un principe de "à tout seigneur tout honneur" (13) qui à la fois va lui accorder un statut de pionnier, comme en anatomie comparée, et à la fois nous ramène à la conviction qu'il s'agissait d'étendre l'attention (curative, en l'occurrence) aux animaux (14), et pas seulement de pure rentabilité matérielle (15); de l'étendre à des espèces qui, dans le même temps, commençaient à se révéler de notre parenté, comme exposé au chapitre précédent.

Un siècle plus tard, de même que la paléontologie a couronné l'oeuvre de l'anatomie comparée, les découvertes pastoriennes, la pathologie infectieuse comparée (ainsi que la parasitologie) vont apporter un achèvement, une confirmation éclatante des vues des encyclopédistes. Des hommes comme Pasteur, Koch, en mettant en lumière l'épidémiologie des maladies, notamment des zoonoses comme la rage et la tuberculose, vont confirmer le système de parenté que les zoologistes forgent (16), et que notre sort est décidément commun devant la maladie et la mort, cette communauté de sort à venir faisant écho à notre communauté d'origine. Tout hommes que nous soyons, nous pouvons souffrir comme des bêtes, la question de l'âme ne changeant rien aux microbes.

L'essentiel est dit pour ce chapitre, mais puisque nous voici revenus à la religion, restons-y le temps d'une indication qui n'est pas à négliger. La mise en évidence de la systématique de propagation des maladies a brisé un ordre où leur distributivité était régie par le Malin (collusion Mal - maladie) et/ou Dieu répartissant ses punitions et ses épreuves selon des voies impénétrables. Cela ne concerne pas seulement les maladies infectieuses, mais c'est avec elles que la mutation a été le plus sensible. Ces affections contagieuses ont décidé un premier pas dans un processus de laïcisation de la maladie, et de détournement vers une animalité bien comprise, dont la suite sera marquée par la percée freudienne dans le domaine des affections psychiques et psychosomatiques.

L'ouverture sur l'animal en nous, et la perspective de l'animal avec nous

Les encyclopédistes ont ainsi engagé un bouleversement du rapport naturel de l'homme et de l'animal en ouvrant les consciences au fait que notre étoffe est commune, qu'elle procède d'une même source et va à la fin par les mêmes voies. Auparavant, le livre de la Genèse décrétait une création séparatiste, et la Providence décidait de qui serait malade et de qui ne le serait pas. C'est désormais le fil du temps qui dessine notre parenté, trame de notre destin de bout en bout, avec de grands commentateurs qui ont nom Lamarck, Darwin, Pasteur et autres.

Ce changement ne s'est pas produit du jour au lendemain. Il s'agit de choses qui appartiennent à des rythmes longs dans les mentalités, dans le vécu collectif (17). La seconde moitié du XVIII^e siècle n'aura vu que l'amorce du mouvement, mais elle fut décisive. On est là devant une révolution du même ordre d'importance qu'un Univers dont la Terre n'était plus le centre, ou que la physique nucléaire.

Parallèlement, les mêmes esprits se sont-ils préoccupés de la relation culturelle ? L'article animal de l'Encyclopédie (il est de Daubenton), ne donne aucune considération là dessus. Il est entièrement tourné vers la préoccupation classificatoire, c'est à dire vers l'aspect précédent. Pourtant, dans le même temps, les naturalistes disent tout ce qu'ils savent des animaux dont ils traitent, y compris leur rôle pour l'homme, et Buffon a commencé par les animaux domestiques son Histoire Naturelle. Le premier constat est que les faits étaient présentés sans que fût mobilisé un souci de théorisation. Quelles raisons à cela ? L'investigation fait bientôt apparaître les trois suggestions suivantes.

Peut-être vivait-on tant au milieu des animaux à l'époque encore, que l'on avait peu de recul par rapport à eux, alors que

notre éloignement actuel introduit la distance qui engendre le besoin d'explicitier. Ce n'est pas dans les bois qu'on désire le plus raconter la forêt, c'est quand on en est loin; dans la forêt, les arbres la cachent au discours.

Peut-être l'attention était-elle polarisée sur la relation naturelle, l'urgence étant à ce moment de régler cette question de l'animal en nous.

On pourrait invoquer le fait que la relation culturelle manquait du déroulement historique que lui apportera l'archéologie, pour qu'elle fût perçue comme un phénomène conséquent, pour qu'elle se signalât en quelque sorte dans sa dynamique constructive; mais la relation naturelle réussissait à capter l'attention, alors qu'elle-même n'avait guère plus de dimension diachronique, n'ayant pas encore reçu l'apport de la paléontologie.

De ces trois propositions, les deux premières sont aimables, et la troisième interdite. Devant un tel cas de non élaboration de projet intellectuel, le plus sage est de penser très simplement que "les esprits n'étaient pas préparés". Cela amène à considérer à la loupe l'énoncé du projet. Or, dans l'expression relation culturelle de l'homme et de l'animal, le second terme paraît vide pour l'époque, et jouer un rôle de facteur nul. En effet dans l'Encyclopédie, le mot n'est accompagné de rien de ce qui fait le sens envisagé ici (18), alors que nature donne lieu à un copieux développement; et quand on cherche quel serait son contenu, son aire sur le tableau présentant, au début du premier volume, le système figuré des connaissances (repris de Bacon), on ne lui trouve que des membres épars, pris dans une construction fort éloignée de ce qu'elle serait aujourd'hui. Le spectacle évoque une distribution multifactorielle pour laquelle on ne serait d'accord ni avec la nature des êtres classés, ni avec celle des facteurs classants. La culture n'était pas encore conçue, du moins pas encore comme maintenant. La consultation de Foucault (Les mots et les choses, Archéologie du savoir), dans la mesure où son oeuvre m'est accessible et où je puis l'utiliser sans la faire miroiter comme le geai les plumes du paon, sans la brandir comme un casse-tête dont le fonctionnement m'échapperait, tend à convaincre que la phrase précédente est juste, voire sans la restriction de sa dernière partie. Il est tentant de dire que relations naturelle et culturelle sont liées par un jeu subtil de correspondances, et qu'il importait que la première fût bien appréhendée pour que la seconde le devînt aussi. C'est ce qu'ont lancé les encyclopédistes (on retrouve la deuxième des propositions précédentes), amenant une nouvelle définition de l'homme dans le Règne Animal. De là, il peut jeter de plus justes regards sur son voisinage animal et sur lui-même porteur de culture, avec un recul auquel l'étirement sur l'axe du temps (première et troisième propositions) concourt de manière efficace.

Epilogue : la perception anthropozoologique

En se séparant de nous côte à côte, l'animal a laissé en nous une part importante, un contingent qui nous est imposé ou donné, selon que l'on voit cela de façon pessimiste ou optimiste, et cette part nous situe dans la nature. Puis nous avons étendu notre action dans cette nature, où nous avons retrouvé l'animal, face à face, qui nous a été imposé/donné pour constituer (une part importante de) notre culture. Animal = nature, homme = culture, ce serait trop facile; la relation est plus complexe. Même avant de savoir si elle peut être débrouillée complètement, une chose est sûre : on ne saurait définir l'homme sans le faire de l'animal. C'est dans leur relation qu'ils se définissent l'un par rapport à l'autre, ou, mieux, que l'un croit définir l'un par rapport à l'autre (19). C'est donc cette relation surtout qu'il s'agit de saisir. Cette quête trace une perspective anthropozoologique dont les deux branches maîtresses, naturelle et culturelle, poussent leurs ramifications dans les sciences de la nature et dans les sciences de l'homme, avec toute la soif et l'angoisse de l'interdisciplinarité.

NOTES

(1) Cela donne envie de dire que le Martien de Leroi-Gourhan nous voit moins que nous-même, mais qu'il nous situe mieux; nous y gagnons en détail, nous y perdons en recul. Cette réflexion n'est pas altérée par le changement de comparaison qui suit dans le texte : simplement, au lieu de deux éléments, il s'agit de deux états du vaisseau cosmique.

(2) De leur époque datent les "Muséum national d'Histoire naturelle"; il n'y a pas eu de "Muséum national d'Histoire culturelle".

(3) Les chevaux du temps, hommage au Professeur Leroi-Gourhan, Les habitats du Paléolithique supérieur, Coll. Intern. Roanne Ville-rest 22-24 juin 1982 (à paraître).

(4) C'est à dire non pas seulement la littérature scientifique amassée à son sujet, ni même l'ensemble des écrits et récits le concernant, mais aussi ce qu'il y a de caché sous ce discours. Notre relation avec l'animal passe par des raisons profondes qu'il n'est pas facile d'entrevoir, et qui imprègnent le reste. C'est pour englober ce domaine que j'ai recours à une désignation ethnologique. Mais, bien entendu, c'est un peu une gageure que de trouver des raisons non dites au domaine scientifique qui est un noyau dur de la culture de l'écrit.

(5) Laquelle revient à accorder aux animaux le privilège de l'âme. Cette transmutabilité pose un principe d'équivalence latérale, de voisinage, et l'Evolution un principe d'équivalence collatérale, procédant d'une source commune; mais au niveau du mythe, la fonction est la même, soit-il religieux dans le premier cas ou scientifique dans le second.

(6) Rapportée par Leclainche (1936) dans son Histoire de la Médecine vétérinaire, où elle figure non seulement dans le texte (p. 233), mais aussi dans la préface (p. X), elle émane de l'Académie des Sciences de Berlin, en opposition à Frédéric le Grand qui désirait fonder une école vétérinaire, à l'imitation de ce qui venait de se passer en France. Il mourra en 1786 sans avoir vu son rêve réalisé - mais celui-ci le sera par son successeur dès le début de son règne. Les pages de Leclainche sont particulièrement éclairantes sur la participation des hommes des idées nouvelles au mouvement créateur des écoles vétérinaires.

(7) Elle est de Daubenton, date de 1753 et se trouve dans le vol. 4 de l'Histoire Naturelle de Buffon, à laquelle il collaborait plus qu'étroitement, puisqu'il était l'anatomiste du tandem. Il faut rappeler que Cuvier lui-même saluait en lui l'un des fondateurs de l'anatomie comparée.

(8) Après avoir indiqué que l'âne pourrait dériver du cheval, tant il lui ressemble dans sa charpente, Buffon, constatant qu'un très grand nombre d'espèces - dont l'homme - présentent un plan comparable, en vient à exprimer que toutes pourraient procéder d'un ancêtre commun. Puis il tourne bride et revient à l'ordre établi de son temps. On ne saura sans doute jamais la part exacte de Daubenton dans cette avancée, mais il est sûr qu'il croyait à l'anatomie comparée en tant que méthode au moins autant que son associé. Sur cet aspect, on pourra consulter Saban (Cong. nat. Soc. sav., Dijon, 1984) et Poplin (Cong. Ass. bourg. Soc. sav., Montbard, 1981).

Il n'est pas inutile de souligner l'importance des équidés, du cheval dans le déclenchement des idées en question, et de montrer qu'il y était prédestiné à la fois naturellement et culturellement. Par nature, il a une main dont l'anatomie est comme une fulgurance du Transformisme par rapport à la main humaine (et l'évolution du cheval reste une des pages les plus typées de l'exposé de l'Evolution) en lui étant un extrême opposé, mais assez voisin pour qu'on puisse encore faire le rapprochement; alors qu'entre un vertébré inférieur et l'homme, le rapport n'est pas évident au premier regard. La prédisposition culturelle, maintenant : animal distingué, privilégié sous le regard, il a été mieux pris en considération dans le champ de la connaissance et a particulièrement bien pu exprimer ses caractères aux yeux des savants.

Sera-t-il permis d'ajouter qu'en développant à son propos (et à celui de l'âne) une conception évolutionniste parmi les toutes

premières qui soient, Buffon a fait du cheval le lieu d'une grande victoire de la connaissance, l'objet d'une des "plus nobles conquêtes que l'homme ait jamais faites", sans penser à ce deuxième sens de ses propres mots ?

(9) Comme les volcans dits éteints, cette théorie connaît encore des traces d'activité, notamment avec le cratère adventice de la théorie segmentaire.

(10) Il faut bien reconnaître que les considérations évolutionnistes induites par celle du cheval dans Buffon et Daubenton, si elles portaient sur l'ensemble de l'organisme, tiraient tout de même leur quintessence de la structure des membres, voire des seules extrémités que sont la main et le pied. L'étage céphalique n'était pas directement attaqué. Avec Goethe, c'est une toute autre affaire. Dans la représentation de notre organisme qu'ont nos sociétés, la tête est le chef, une partie commandant tout, capitale, à quoi on ne touche pas à la légère. Nos photographies d'identité représentent la tête, et l'on dit en les voyant "C'est Untel", alors qu'une photographie des pieds, des mains, ou même de l'ensemble post-céphalique fera dire "Ce sont les pieds, les mains, le corps d'Untel". Il y a une sorte de cybernétique allant de la tête au reste et pas dans l'autre sens. Le trait de génie de Goethe réside non seulement dans les révélations qu'il a apportées, c'est à dire dans les résultats auxquels il a conduit, mais aussi dans l'esprit de son entreprise, dans le fait d'avoir renversé la commande et laissé la colonne vertébrale étendre quelque influence sur le crâne. La notion d'interaction, de corrélation des organes si chère à Cuvier, est engagée. Il n'y a plus seulement un ordre venu d'en haut : le feed-back est en place. Cela rappelle furieusement un autre trait de génie, celui de Newton, quand il a été cessé de considérer que la pomme tombe à terre pour penser que la pomme et la terre s'attirent mutuellement.

Un physicien ajouterait : et de manière égale, sans qu'on puisse dire que la terre tire plus fort. Cette remarque me paraît importante à faire pour la reporter sur Goethe, car il semble bien qu'il entre de l'égalitarisme dans sa pensée, un égalitarisme du temps des idées nouvelles : non seulement les organes s'organisent entre eux comme dans une république (on le disait depuis longtemps des membres et de l'estomac, on n'osait pas parler de la tête), mais il met en cause la hiérarchie céphalo-somatique, il fait baisser la tête; j'oserais dire qu'il la fait tomber, en raison même du double sens de l'expression, surtout pour l'époque. Interrelation des organes, égalité des hommes, harmonie des classes sociales, équivalence des races, continuité biologique des animaux et de l'homme, équilibre écologique des êtres vivants, autant d'idées qui participent du même courant, celui qui fit acclamer Daubenton pour avoir dit dans l'un de ses cours à propos du lion : "Il n'y a pas de roi dans la nature". Idée dont le meilleur tient non pas dans le nivellement, mais dans la recherche du consensus et le refus de l'auto-élection.

(11) Pathologie comparée aurait été insuffisant à occuper la place symétrique d'anatomie comparée, rendant plus compte de la description des maladies que des soins. Médecine générale, dans le sens de : de l'homme et des animaux, aurait convenu, mais a déjà une autre signification. Final n'est pas parfait non plus, à cause de la connotation de finalité qu'il peut avoir, et qui est exclue dans le cas présent. Recourir à destination eût été donner dans le même travers. Au delà de ces questions de vocabulaire, qui ont leur importance, se pose une question de fond : dans la balance établie ici, la fin n'est pas symétrique de l'origine, dans la mesure où l'une est ontogénique et l'autre phylétique. Loin de moi l'idée de confondre destin individuel et destin de lignée (ils s'opposent même d'une manière qu'on sous-estime), et la mort des espèces est en soi un sujet de réflexion sur les relations de l'homme et de l'animal, mais les maladies, au premier degré, frappent des individus. Au second degré, les contagieuses, qui sont plus particulièrement visées ici, opèrent, sous la triste bannière de la fin, des groupements liés en réalité à la systématique du vivant - à la structure de la biocénose -, paraphrasant ainsi les parentés que l'Evolution a instituées.

12) Buffon termine son article du cheval de 1753 par un pressant appel à la médecine vétérinaire, et plus précisément à ce que nous appellerions la pathologie comparée. Avec le recul du temps, cette page prend une valeur annonciatrice frappante. La même année, Diderot donne De l'interprétation de la nature, Maupertuis est à Paris, et le fondateur des premières écoles vétérinaires, Bourgelat, accède à l'Encyclopédie. Buffon connaîtra son école d'Alfort et Daubenton ira y enseigner. Tout se lie. Un autre symbole en est que Goethe crée une école vétérinaire à Iéna en 1816 (avec le délai de propagation attendu). Le fait est trop significatif et trop peu connu pour ne pas être rappelé ici. Leclainche (1936) rapporte encore que Bourgelat était en correspondance avec d'Alembert et Voltaire.

(13) Dont il reste quelque chose. C'est volontiers avec cette formule que R. Barone, dans son cours d'anatomie comparative de l'école nationale vétérinaire de Lyon, après l'exposé des dispositions générales, passait aux particularités spécifiques, en commençant par le cheval.

(14) Cette extension participe d'un esprit de rapprochement, d'intégration, qui va trouver sa justification dans la parataxonomie instituée par la contagion dans le Règne Animal (voir fin de la note 11) et qui constitue un motif objectif. L'attention aux malades en comporte un second, subjectif, relevant de l'affectivité, de la sympathie au sens étymologique (souffrir avec), de la compassion. Contrairement au premier, il n'a pas de valeur scientifique, mais morale. Toutefois, on ne saurait négliger qu'il s'accompagne de l'acceptation de "l'autre" : on le soigne un peu comme s'il s'agissait de soi. Dans le cas d'un malade animal, le

cheminement psychologique passe par l'animal en nous. C'est du moins la manière dont on pourrait tirer argument de ce second motif pour rejoindre les effets du premier.

(15) Au rang de laquelle on peut mettre le bienfait qu'apporte à l'humanité le soin des animaux en réduisant les maladies communes. Cet aspect anthropocentrique, intéressé, ne participe évidemment pas de l'ouverture aux animaux; du reste, il arrive qu'il passe non par l'assistance à l'animal, mais par son abattage.

(16) A quoi contribueront aussi l'immunologie et la sérologie, d'ascendance pastorienne, rejoignant la biochimie dont il a été question plus haut.

(17) A vrai dire, il y a un décalage, les choses de la croyance ayant une vie plus longue que celles de la connaissance. L'état précédent relevant de la première et le nouveau de la seconde, il y a chevauchement, encore actuellement, du mythe religieux et du mythe scientifique.

(18) Dans l'édition de Paris, culture ne renvoie qu'aux champs et aux jardins. Dans celle d'Yverdon, culture de l'esprit donne lieu à un exposé de la formation, de l'éducation de l'esprit, comme la culture physique est l'éducation du corps. La notion de corpus culturel n'apparaît pas.

(19) La première phrase de la note 5 introduisait à la notion que réduire la distance homme-animal tend à l'abolition du privilège, comme dans une nuit du 4 Août, et, réciproquement, que l'homme trouve dans ce privilège une forme de sa propre définition. On peut discuter de cette forme, qui relève du jugement de valeur, mais il est constant, moins sujet à remise en question, et à coup sûr plus intéressant vu de l'extérieur, que la référence en question soit prise par rapport à l'échelle animale.

DISCUSSIONS

J.-D. Vigne : F. Poplin souligne que les encyclopédistes ont largement contribué à "intégrer l'homme au Monde Animal". On peut cependant s'interroger sur les processus qui ont abouti dans nombre de sciences biologiques modernes à l'en écarter de nouveau. Pour ne citer que trois exemples : la paléontologie dédaigne très souvent les périodes "trop récentes" où l'analyse nécessite l'intervention de la pensée palethnographique; en dehors des

zootechniciens, quels sont les évolutionnistes qui, tirant leçon de Buffon, considèrent encore les animaux domestiques comme partie intégrante de leur champ d'investigation anatomique, biogéographique, génétique,...? et plus précisément, la zoogéographie sélectionne avidement les territoires "purs" de toute intervention anthropique, et ce n'est que tout récemment qu'on la vit s'engager, loin derrière la phytogéographie, sur la voie de l'étude de l'"Homme, facteur biogéographique" (Colloque de la Société de Biogéographie, Paris, Octobre 1982).

F. Poplin : Dans le premier exemple, il faut distinguer ce qui tient au caractère récent de ce qui tient à l'intervention de l'homme. Pour ce qui est de l'aspect "périodes peu reculées dans le temps", il est vrai que la paléontologie, dans son propos le plus strict, qui est de retracer la phylogénèse, termine sa tâche à la mise en place des espèces actuelles, passant à ce moment la main à la zoologie et à la zootechnie; à ce titre, les derniers millénaires ne la concernent pas. En revanche, dans une conception plus large où elle est la science de la vie dans le passé (jusqu'à hier compris), elle doit intégrer les données de ces deux disciplines. Elle le fait de pas trop mauvaise grâce pour la zoologie (qui lui explique des mécanismes biologiques), elle renâcle davantage devant ce qui est teinté d'anthropique; on rejoint ici le second exemple.

Les animaux domestiques sont typiques de la nature dénaturée par l'homme. Dans le refus de les prendre en considération, il y a chez les naturalistes purs et durs quelque chose qui relève de l'ethnologie, pour ce qui est de les comprendre, et du mythe de l'Eden - en même temps que de la hantise du péché originel - dans leur aspiration. La nature domestiquée n'est pourtant qu'une des formes que peut prendre l'être biologique, dans un milieu spécial parmi d'autres milieux spéciaux. Cette désaffection, ces naturalistes ostracisants l'ont payée cher quand ils ont appris que Darwin avait puisé largement son inspiration dans l'observation des animaux domestiques. On est là, je dis bien, dans un domaine de raisons non formulées (à la fois ethnologique et non rationaliste), où se dessine (et se décide, seule, un peu sans raison) l'attitude du connaître, à un palier entre esprit et méthode. A Buffon, puisque vous en parlez, s'opposait Linné que les plantes cultivées dégoûtaient. Linné, le classificateur, à Buffon, l'homme des vastes perspectives. C'est là l'opposition de l'esprit de système à l'esprit d'organisation.

Le troisième exemple se rapporte à ce qui vient d'être dit. Les territoires vierges sont l'homologue de l'Eden, etc. Aussi avons-nous participé d'enthousiasme, vous et moi, aux travaux de ce colloque, trop heureux de ce déblocage où il était accepté de considérer l'interférence du culturel et du naturel, et ce simplement, en partant du principe qu'on pouvait regarder l'homme comme un mammifère agissant sur d'autres êtres vivants; c'était, si j'ose dire, à la fois tout bête et très humain...

Cela dit, j'ai répondu point par point aux trois exemples; il faudrait synthétiser au niveau des principes. Quelques linéaments ont été donnés à l'occasion du second. Que cela suffise pour aujourd'hui. Il faudra y revenir. Oui, les encyclopédistes ont fait entrer l'homme dans la nature, oui notre époque s'efforce de le saisir dans la culture; il faut tendre à la synthèse des deux compréhensions - et la relation homme-animal est un lieu de le faire.

J.-D. Vigne : Un autre aspect, plus insidieux, du refus de considérer l'homme et sa culture comme partie intégrante du Monde Animal, transparait dans les remarques de quelques-uns des membres de l'Association qui regrettent plus ou moins véhémentement son titre : "L'Homme et l'Animal". Ils y voient une régression de la pensée scientifique, dans la mesure où la formulation exclut (sic) l'homme du Monde Animal d'un point de vue taxonomique. Je pense pour ma part qu'articuler les deux termes par un "et" c'est, plus que jamais, les intégrer l'un à l'autre, sans rien délaissier de leurs caractéristiques propres, tant il est vrai que la Culture en est une, écologique et éthologique, de l'espèce Homo sapiens.

F. Poplin : Peut-être notre Présidente, Liliane Bodson, veut-elle répondre à cette intervention ?

L. Bodson : Répondre ? Non. Mais abonder dans le sens de la dernière intervention: Il faut dissiper, ou prévenir, toute équivoque. L'appellation "L'Homme et l'Animal" n'implique aucun jugement de valeur. Ce serait méconnaître les intentions et les objectifs de l'Association, tels qu'ils sont définis dans ses statuts et illustrés par le présent débat, que de suspecter dans son nom l'expression de la supériorité de l'un sur l'autre. Au contraire, l'Association veut prendre en compte, sans préjugé ni exclusive, les relations de l'Homme et de l'Animal dans tous leurs aspects.